

CLAUDE R. BLOUIN, *Les vies parallèles d'un érudit de province*,
Montréal, Mots en toile, 2017, 310 pages

Philippe Girard

Volume 13, numéro 1, automne 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/89087ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (imprimé)

1929-5561 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Girard, P. (2018). Compte rendu de [CLAUDE R. BLOUIN, *Les vies parallèles d'un érudit de province*, Montréal, Mots en toile, 2017, 310 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 13(1), 6-6.

Miley Cyrus suite de la page 5

des efforts déployés par les individus pour bien paraître aux yeux de leurs pairs» (p. 71). Le désir de vérité ou de la vertu s'effacerait bien souvent au profit de la défense de notre amour-propre ou de l'«image de soi» (p. 75). Les rouages de ces scènes virtuelles n'échappent évidemment pas aux vedettes actuelles, Cyrus se sert de ces plates-formes non seulement pour partager sa vie personnelle, mais aussi pour défendre des causes qui lui tiennent à cœur. St-Pierre a certainement raison de nous rappeler, avec encore une fois des citations et des exemples bien choisis, que l'importance accordée à notre image n'est pas la panacée de la mode aux *selfies*. «Dans ce jeu infiniment complexe des rapports humains, de la rencontre de nos intériorités respectives, les réseaux sociaux ne sont pas moins purs, il me semble, que les autres outils que les humains inventent pour trouver un nouveau chemin ou un nouveau détour vers l'autre, pour essayer de le comprendre, de le connaître, pour se rassurer quant à l'opinion qu'ils ont d'eux-mêmes» (p. 87).

LEÇON D'HUMILITÉ

En terminant, il est difficile de s'opposer à l'objectif de Thomas O. St-Pierre qui, en écrivant ce livre, a cherché à «relativiser notre haine de l'époque», à montrer «qu'il y a un vaste territoire intellectuel viable, positif, entre l'enfer des malheureux du siècle et le

paradis des hallucinés du progrès» (p. 89). Toutefois, il ne faut pas s'attendre à mieux comprendre cette jeunesse dont il est question. On n'entre pas en relation avec elle comme on rencontre les personnages dans le documentaire de Pierre Perrault, *Pour la suite du monde*, dont l'auteur reprend le titre pour le dernier chapitre. Il nous semble que c'est par cette voie qu'une réconciliation aurait pu s'établir et que sa réflexion aurait véritablement été porteuse.

Il est difficile de bien cerner qui sont ces «malheureux du siècle» et également qui est cette doxa qui «tonne» contre son époque. L'auteur a en effet une posture paradoxale sous plusieurs aspects, se faisant à la fois un sympathisant de la culture populaire et se plaçant au-dessus d'elle puisque c'est aussi cette dernière qui perpétue les mêmes préjugés moralisateurs à l'endroit de notre siècle. Nous pouvons lui pardonner ses généralités et son manque d'objectivité lorsqu'usant d'autodérision, il écrit: «Un beau jour, vous décidez d'écrire un essai qui vous servira de prétexte pour mettre en scène vos préjugés moraux en décrivant ceux des autres» (p. 73). Soit, il peut être utile de prendre conscience de nos travers et de faire preuve d'humilité en postulant qu'il faille justement suspendre notre jugement, mais encore faut-il appliquer cette leçon. ❖

CLAUDE R. BLOUIN

LES VIES PARALLÈLES D'UN ÉRUDIT DE PROVINCE

Montréal, Mots en toile, 2017, 310 pages

Voilà un bien curieux livre que ces *Vies parallèles d'un érudit de province*, écrit non sans hommage à l'œuvre symbolique de Plutarque, envers qui l'auteur emprunte, par l'entremise de la forme, la distance narrative nécessaire à la construction de son récit. Ainsi, l'écrivain Claude R. Blouin se retire dans le discours biographique autant que pour mieux se loger à l'intérieur de chaque ligne d'une forme romanesque, demeurant présent dans le ton personnel qui ressort de l'œuvre.

Parcourant la deuxième moitié du XX^e siècle, le récit que nous propose cet érudit – et le mot prend ici tout son sens, l'auteur ayant fréquenté tout au long de sa vie de grands écrivains, à la fois occidentaux (Marc-Aurèle, Spinoza, Ovide...) et orientaux (Nishida, Sanyo, Narihira, etc.) – se divise en deux parties qui se chevauchent tout au long de notre lecture. D'abord, il s'agit en quelque sorte d'un roman à forte nature autobiographique relatant la vie d'un dénommé Clovis (prénom latinisé de Claude), de l'enfance à l'âge des crépuscules contemplateurs. Mais gardons-nous d'y voir l'exacte réalité et assumons l'authenticité de la démarche de Monsieur Blouin, qui affirme en postface que le personnage principal, ami du narrateur, est davantage ce qu'il «aurait pu être», se situant bel et bien dans le domaine de la littérature, dans l'ordre des «possibilités» d'une vie. À l'intérieur des chapitres, nous sommes interrompus dans le roman par la lecture d'un «carnet de notes», tenu intermittemment par l'auteur depuis la mi-vingtaine, relu et commenté en 2008. Ce double processus narratif dynamise un brin le parcours du livre, permettant à l'auteur un point de vue d'essayiste (peut-être son plus grand talent) qui rehausse la fiction proprement dite.

Monsieur Blouin est un ancien professeur au collège de Joliette (plus de trente ans de métier voué à la civilisation grecque ancienne, la littérature et le cinéma), ainsi qu'au sein de l'Université de Montréal en études cinématographiques. Cet homme qui aurait pu demeurer quelque peu dans l'ombre des cercles intellectuels métropolitains, demeure plus marginal que conformiste, inoubliable chez ses élèves qui auront certainement vu en lui la fierté d'une pure vocation professorale, métier qui lui aura fait devenir un maître passionné. Originaire de Montréal, il est étonnant, presque fascinant, de voir arriver le développement dans la vie de cet homme d'une passion pour la culture nipponne (après de nombreux voyages, tous empreints d'expériences marquantes et décisives dans son développement intellectuel et esthétique) au point d'en devenir un spécialiste. C'est d'ailleurs un thème important des «carnets» où l'auteur réfléchit sur le rôle des échanges culturels dans la création

Claude R. Blouin

Les vies
parallèles
d'un érudit
de province
roman

Mots en toile

d'une identité. La lecture de ce livre nous fait voyager autant au travers de l'histoire d'un Québec en transformation (on peut citer ici le développement des cégeps, les rebondissements dus aux multiples grèves qui secouèrent le système pédagogique et la refonte des programmes, la montée des mouvements souverainistes et l'éclosion des référendums, l'arrivée d'Internet et l'ère de «l'instantanéité», etc.) qu'au sein d'une vie humble de ce Clovis qui trouve la sagesse en lisant et méditant sur les grands auteurs de la tradition.

Les «carnets» proprement dits sont pour la plupart constitués en fragments, dont certains reprennent une formule quelque peu parabolique à la manière d'Héraclite. Les propos très personnels de l'auteur sont comme des bribes de réflexions philosophiques qui touchent plusieurs «questions» reliées, par exemple, à la définition de la culture. Celle-ci pouvant être vue comme un humanisme qui consiste à confronter l'étrangeté dans son rapport au familier; ou encore le concept d'engagement de «soi», du «jeu des masques», de notre responsabilité dans le rôle que nous tenons face à autrui (transmettre, enseigner, aimer), qui est à la base d'une véritable authenticité de l'être. Les carnets trouvent également une source d'inspiration critique de la part d'un homme conscient d'une société occidentale consumériste qui obtiendrait des bénéfices à mieux s'ouvrir à la confrontation des idées, et de notre propre manière d'appréhender le temps, le savoir comme pouvoir lorsque s'y marie la corruption, la spécialisation des savoirs, le mensonge et la lâcheté des élites, etc.

Claude R. Blouin nous rappelle dans ce livre toute la signification un peu perdue de ce que l'on appelait jadis un «lettré». Peut-être avec une pointe de nostalgie, voilà une histoire d'amour pour les langues, la littérature et l'histoire; l'histoire d'amour d'un homme pour les Lettres et la «Culture» dont la passion lui aura été autant salutaire qu'une source à laquelle il aura bu, de nuit comme de jour, pour se préserver de l'extinction de son cœur.

Philippe Girard

Étudiant à la maîtrise en Lettres UQTR